

*Avant l'événement, avant le colossal acte manqué où tout a basculé, la pliure de l'histoire dans laquelle un monde a disparu, bien avant, il y a la ville.*

*Peut-être faut-il commencer par là. Cette ville bâtie sur une terre pauvre, ravinée de cours d'eau. Terre de moraines, dont les sablières et les lacs recèlent plus de plomb, d'acier et d'ossements blanchis que les forêts remplies d'oiseaux ne le laissent deviner.*

*Plaine immense, couloir de migrations, champ d'innombrables batailles.*

*Des peuples frugaux y sont passés depuis des millénaires. Des rois-soldats y ont levé d'immenses armées de conquêtes. D'un bout à l'autre du continent, ils ont avec fracas semé la mort comme du pavot noir, et sur les ruines, au cœur des villes, au cœur des hommes, construit des murs.*

## CASSIEL

ILS ARRIVENT PAR PETITS GROUPES, silencieux. Comme des badauds, les poings dans les poches, mine de rien. De toutes les rues, ils affluent vers le poste-frontière de la Bornholmer Strasse, curieux et pourtant timides.

Pendant le dîner, comme tous les soirs, ils ont regardé les nouvelles sur l'unique chaîne de télévision. La conférence de presse internationale après les réunions du Comité central est retransmise comme d'habitude dans l'émission *Aktuelle Kamera*.

Sur l'écran apparaît, assis au podium, le porte-parole du Parti, cheveux gris, costume gris avec l'insigne rouge à la boutonnière. Il émane un ennui incommensurable de toute sa personne, comme s'il n'était pas sûr lui-même d'être là, accoudé à cette table nappée de gris, devant un micro et un parterre de journalistes réprimant des bâillements. Lui-même a l'air congestionné de celui qui lutte contre la contraction des muscles de la face et du diaphragme. Il sort enfin un papier de sa

poche et semble découvrir ce qu'il lit. Aussitôt, un journaliste demande, *à partir de quand ?*

L'homme gris hésite, les yeux sur son papier qui ne lui apporte pas de réponse. Il a le front luisant. Pourquoi ne lui a-t-on rien dit ? Un fonctionnaire du Parti n'aime pas improviser. Tous les regards convergent vers lui. Les respirations sont suspendues. Vite, combler le silence pour éviter la catastrophe. Il prend alors un air dégagé et, parce qu'il ne peut quand même pas inventer un délai qui ne figure pas sur son bout de papier, il répond, comme une évidence, *ab sofort*, « dès maintenant ». Et il ajoute, faussement assuré, *unverzüglich*, « sans délai ».

À ces mots, un tumulte de questions s'élève. Un morceau d'histoire est en train d'émerger de cette petite phrase qu'il s'étonne lui-même d'avoir prononcée. Il regarde un instant autour de lui. Il pense appartenir au petit cercle qui détient la vérité, à ceux qui peuvent faire le bonheur de tous. C'est si rassurant d'être dans le vrai, dans le sens de l'histoire, du bon côté, il ne faut surtout rien changer. Il connaît sur le bout des doigts son catéchisme et ne sait pas penser au-delà, ni autrement. Il ne peut pas concevoir ce qu'il vient de faire. Le bureaucrate vient de déclencher une révolution pacifique, il vient d'ouvrir le mur de Berlin et ne le sait pas encore.

Toute cette douceur que les hommes cachent au fond de leur cœur, toute cette douceur dont ils ont peur.

Je suis entré un instant par la fenêtre chez les Brandt. Holger et Karin viennent de lâcher leurs fourchettes. *Dès maintenant ?* Ils se regardent, incrédules. *Qu'a-t-il dit ? Sans délai ? Tu l'as entendu, toi aussi ?* Ils se lèvent. Dans la chambre, les enfants sont endormis, les cartables au pied de leurs lits. Leurs souffles réguliers emplissent l'ombre mauve de tendresse. Je me penche sur eux pour leur insuffler de beaux rêves. Holger murmure : *On y va ?* Il craint que Karin ne le traite de fou. Mais elle referme doucement la porte de la chambre et le regarde.

Ils prennent leurs manteaux et sortent. Cela ne prendra qu'un instant. Quel jour sommes-nous ? Jeudi 9 novembre. Oui, il ne faudra pas trop tarder, la semaine n'est pas finie. Le poste-frontière de la Bornholmer Strasse est au coin de la rue. Ils veulent en avoir le cœur net. Comme des enfants ayant peur de commettre une bêtise, ils se donnent la main. La nuit est étrangement calme. Une brise légère fait chuchoter les feuilles jaunies des peupliers comme une caresse d'espoir. La bruine crée un halo flou autour des lampadaires.

## MICHA

LE SILENCE M'A ÉVEILLÉ. Ou plutôt la transformation du silence. Les longs mois d'enfermement m'ont appris à distinguer toutes sortes de silences. Tantôt vibration muette dans une chambre sans échos, tantôt scintillement d'étoiles mortes dans le puits sans fond du ciel. Ce matin, il ressemble à la lumière noire des abysses de l'océan.

Le seul moment où je me sens libre est quand je rêve. Mais, à l'instant, je rêvais que je ne parvenais pas à parler, les mots tombaient morts de ma bouche. À demi enfoui dans des lambeaux de rêves qui s'enfuient, j'écoute le silence. Un picotement sous la peau, une sensation que je n'ai plus éprouvée depuis longtemps : être vivant.

À tâtons, je saisis le carnet à côté du matelas posé à même le sol et commence à griffonner quelques phrases de la nuit. Premiers bruits. Le charme est rompu. Une chasse d'eau au-dessus. Le parquet qui

craque sous les pieds nus. J'écarte le rideau. Matin blême sur Berlin. J'aime regarder dehors. Là-bas, à Hohenschönhausen, je ne voyais pas le ciel, des briques de verre obstruaient la fenêtre, jour et nuit se confondaient en une pénombre perpétuelle pareille à la mort.

Le vieux Körner, un peu sourd, a allumé sa radio à fond de l'autre côté de la cloison.

*... La dixième réunion du Comité central débute aujourd'hui, le 8 novembre, nasille le poste, nous vous rendrons compte en détail de ces trois journées pendant lesquelles d'importantes décisions doivent être prises... Ça, pour le détail, je vous fais confiance, on n'y échappera pas. Langue de bois, langue morte.*

Dans la salle de bains, la douche fuit encore malgré le ruban adhésif. Je vais devoir me mettre en quête d'un nouveau tuyau. Je prends le pommeau de douche comme un combiné de téléphone :

*Allô, messieurs qui m'écoutez ? Rendez-moi un petit service au moins : connaissez-vous une bonne combine pour trouver un tuyau de douche ?*

La conduite d'eau se met soudain à vrombir.

*Allô, allô ?* Les tuyaux hoquent. Je rugis :

*Merci pour la réponse, mais vous ne pouvez pas parler plus distinctement ?*

Ça cogne maintenant dans le plafond. Frau Kiebitz, la voisine du dessus, n'aime pas mes coups de gueule.